

L'échec

Bernard Simeone

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simeone, B. (1986). L'échec. *Nuit blanche*, (24), 56–57.



Richard Baillargeon

L'ÉCHEC

La pratique littéraire du Lyonnais Bernard Simeone oscille entre la traduction des œuvres de Franco Fortini, Mario Luzi et Giorgio Caproni (aux catalogues Flammarion, Verdier et Maurice Nadeau) et l'écriture d'un roman (Figures de silence, Jean Honoré, 1983) et de nouvelles où est visible son attrait pour la peinture (Courir à nouveau, Curandera, 1984; Eaux-fortes, Flammarion, 1985) comme dans la nouvelle qu'il nous offre ici.

par Bernard
Simeone

Sur l'eau sale du canal, le printemps se déchire. Avril: le tressaillement des élèves durant les cours, leurs yeux déchiffrant les tableaux avec une acuité nouvelle, leur nature aérienne réconciliée. Ils redeviennent pure promesse d'être. Parmi eux, Sandro...

... Yeux secs, dents serrées, la mère du jeune homme a jeté dans la fosse l'œillet piqué sur sa poitrine. Elle s'est retournée, raidie dans sa robe blanche, inutile et dernière révolte. Le vieil homme a reçu en plein visage sa douleur crispée. Lui qui croyait dominer toute violence a ressenti l'impérieux appel du meurtre. Il a fui pour s'enfermer dans son bureau, pour y relire — empli d'une rage impuissante — le message de Sandro. «J'ai choisi l'action immédiate. Ils ignorent qu'ils donnent un sens à tout ce qui les nie. Ne m'en veuillez pas. Je descends dans l'arène mais je n'oublie rien de ce que vous disiez.»...

... La porte du musée s'ouvre entre deux chemises noires. Il se rappelle les mots du policier dans le canot, leur feinte courtoisie. Après un mois passé dans diverses prisons, il a été jugé en moins d'une heure. Cinq ans de résidence forcée dans un village du Basilicate. On lui concède de revoir une dernière fois le musée avant son départ pour le sud. Il parcourt flanqué de gardes les couloirs familiers. Les premières salles traversées, il les oublie. Un seul tableau dans son exil: le jeune noble de Lorenzo Lotto. Visage d'un homme à la jeunesse trahie, traits effilés marqués par l'angoisse de connaître, par la recherche exigeante et vaine qui soustrait à la vie et rend parfois la vie. «Vous êtes toujours pensif, Professeur. Pourquoi ne vous laissez-vous pas porter par tout ça?» et Sandro montrait le canal, les filles sur les marches de la Salute. Sandro, aérien, le reliait au monde, à ses instants, à ses fragilités. Que devenait le feu que le vieil homme lui



Richard Baillargeon

enseignait? Pouvait-on enseigner un désir au vent?...

... Cette absurdité devrait disparaître comme les figures fantasmatiques et phosphorescentes de certaines toiles du Tintoret. Mais le fascisme est réel. «Professeur, je suis la mère de Sandro. Pardonnez-moi de vous appeler si tard, mais mon fils ne s'est pas suicidé. Ils ont refusé de me montrer le corps...»...

... Le portrait de Lorenzo Lotto épouse la forme de tous les ratages. Sandro vivant, le Professeur pouvait supporter le passé puisqu'il envoyait vers l'inconnu béant un jeune homme qui accueillerait tous les possibles. Mais Sandro mort...

... Quand il détourne les yeux de la toile, il rencontre dans le regard du policier, plus forte que la haine, une étrangeté totale. «Nous pouvons repartir, je ne veux plus rester ici». L'autre répond d'une voix absente: «Encore dix minutes, j'ai des ordres.» Il s'approche de la croisée. On découvre depuis ce côté du musée une ruelle sombre et sale. Une jeune fille attend. Il ne voit d'elle qu'un chignon noir, des épaules vêtues de blanc. Elle va et vient, serre contre elle un sac bon marché. Le garçon surgit du pont court quand il l'aperçoit, l'embrasse, s'éloigne avec elle sur le quai. Il s'est écarté de la croisée, ses mains tremblent. Ces deux-là profitent du ciel. Ils se contentent de vivre, ils peuvent continuer. Apparences et plaisirs simples résistent mieux à la terreur que la quête aveugle qui le taraude. Si fragile à trop chercher le vrai. Peut-être a-t-il vécu dans la pire illusion, qui emprunte le masque de la profondeur. Mais non... le soleil lui joue encore l'un de ses tours. La pensée semble vaine quand il fait trop beau...

... «Allons-y», laisse tomber le policier qui lui saisit le bras. Il se retourne à peine devant la porte de son ancien bureau. Sandro, absent depuis plusieurs semaines, est venu un soir lui annoncer qu'il ne soutiendrait pas sa thèse en juin. D'ailleurs, il aurait à cette date

quitté Venise. Un responsable des jeunesses fascistes assassiné à Vérone, un commissariat plastiqué à Padoue. «Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt? Tu n'as pas eu confiance en moi? — Vous n'auriez pas compris.» Il a ce jour-là connu la mort. Celle qu'ils lui préparent frappera un fantôme, elle ne compte pas. Le nom des cinq prochaines années est d'une terre sans visage où les traces humaines se fondent dans la roche nue. Basilicate. Obstination paysanne impuissante à plus que survivre, bourgs de vaincus, nuit permanente sous le soleil sans faille...

... Immobile à la sortie du musée, il fixe le pont. Un plan horizontal succède aux escaliers de bois. Deux ouvriers suspendent au réverbère une tête géante en papier. Une femme aux yeux immenses, les joues rougies par le fard et les lèvres peintes. C'est veille de carnaval. Nouant la corde, les hommes déforment le papier tendu sur l'armature de fer. Les yeux dardent leurs pupilles obsédantes, les oreilles se fripent. Il n'est pas seul à scruter l'image équivoque. Au milieu du pont, le couple aperçu de la fenêtre ne quitte pas des yeux la scène. La jeune fille plaque d'une main ses cheveux fous, serre de son autre bras alourdi par le sac de pacotille la taille du garçon. Elle semble s'amuser beaucoup. Son ami ne rit pas, mais il est tout entier présent au spectacle insolite, attentif à n'en rien perdre. En vain le Professeur tenterait-il de lire sur leurs visages la moindre absence, la plus minime réserve. Pourtant, il espère un regard, un simple coup d'œil que ces deux-là pourraient jeter vers lui. Une fraction de seconde, cette envie détruit tout le reste, il se confond avec elle et quand il devine qu'aucune réponse ne viendra, sa souffrance est celle d'un cri si coupant que nul son n'en jaillit.

Presque soulagé, il monte dans le canot, encadré par les deux policiers. Il ne peut s'empêcher d'esquisser de la main le geste court et sec par lequel enfant il écrasait une noix. ■